SESSION 2022
Antilles - Guyane - Polynésie

BACCALAURÉAT PROFESSIONNEL
E1 FRANÇAIS

Toutes options

Durée : 120 minutes

Matériel(s) et document(s) autorisé(s) : **Dictionnaire de langue française**

Le sujet comporte 3 pages

SUJET

Texte

En 1913, le narrateur traverse à pied une partie de la Provence et découvre un paysage aride et désolé. Après trois jours passés, seul et sans eau, il fait la rencontre d'un berger, du nom d'Elzéard Bouffier, qui lui offre le gîte et le couvert. Intrigué par son hôte, il reste deux jours avec lui et apprend à le connaître.

Le berger qui ne fumait pas alla chercher un petit sac et déversa sur la table un tas de glands. Il se mit à les examiner l'un après l'autre avec beaucoup d'attention, séparant les bons des mauvais. Je fumais ma pipe. Je me proposai pour l'aider. Il me dit que c'était son affaire. En effet, voyant le soin qu'il mettait à ce travail, je n'insistai pas. Ce fut toute notre conversation. Quand il eut du côté des bons un tas de glands assez gros, il les compta par paquets de dix. Ce faisant, il éliminait encore les petits fruits ou ceux qui étaient légèrement fendillés, car il les examinait de fort près. Quand il eut ainsi devant lui cent glands parfaits, il s'arrêta et nous allâmes nous coucher.

La société de cet homme[1] donnait la paix. Je lui demandai le lendemain la permission de me reposer tout le jour chez lui. Il le trouva tout naturel, ou, plus exactement, il me donna l'impression que rien ne pouvait le déranger. Ce repos ne m'était pas absolument obligatoire, mais j'étais intrigué et je voulais en savoir plus. Il fit sortir son troupeau et il le mena à la pâture. Avant de partir, il trempa dans un seau d'eau le petit sac où il avait mis les glands soigneusement choisis et comptés.

[1] La société de cet homme : la compagnie de cet homme.

Je remarquai qu'en guise de bâton, il emportait une tringle de fer grosse comme le pouce et longue d'environ un mètre cinquante. Je fis celui qui se promène en se reposant et je suivis une route parallèle à la sienne. La pâture de ses bêtes était dans un fond de combe[2]. Il laissa le petit troupeau à la garde du chien et il monta vers l'endroit où je me tenais. J'eus peur qu'il vînt pour me reprocher mon indiscrétion mais pas du tout : c'était sa route et il m'invita à l'accompagner si je n'avais rien de mieux à faire. Il allait à deux cents mètres de là, sur la hauteur.

Arrivé à l'endroit où il désirait aller, il se mit à planter sa tringle de fer dans la terre. Il faisait ainsi un trou dans lequel il mettait un gland, puis il rebouchait le trou. Il plantait des chênes. Je lui demandai si la terre lui appartenait. Il me répondit que non. Savait-il à qui elle était ? Il ne savait pas. Il supposait que c'était une terre communale, ou peut-être, était-elle la propriété de gens qui ne s'en souciaient pas ? Lui ne se souciait pas de connaître les propriétaires. Il planta ainsi ses cent glands avec un soin extrême.

Après le repas de midi, il recommença à trier sa semence. Je mis, je crois, assez d'insistance dans mes questions puisqu'il y répondit. Depuis trois ans il plantait des arbres dans cette solitude. Il en avait planté cent mille. Sur les cent mille, vingt mille étaient sortis. Sur ces vingt mille, il comptait encore en perdre la moitié, du fait des rongeurs ou de tout ce qu'il y a d'impossible à prévoir dans les desseins[3] de la Providence. Restaient dix mille chênes qui allaient pousser dans cet endroit où il n'y avait rien auparavant.

C'est à ce moment-là que je me souciai de l'âge de cet homme. Il avait visiblement plus de cinquante ans. Cinquante-cinq, me dit-il. Il s'appelait Elzéard Bouffier. Il avait possédé une ferme dans les plaines. Il y avait réalisé sa vie. Il avait perdu son fils unique, puis sa femme. Il s'était retiré dans la solitude où il prenait plaisir à vivre lentement, avec ses brebis et son chien. Il avait jugé que ce pays mourait par manque d'arbres. Il ajouta que, n'ayant pas d'occupations très importantes, il avait résolu de remédier à cet état de choses.

Jean GIONO, *L'homme qui plantait des arbres,* 1953

[2] Une combe : un ravin.
[3] Les desseins : les projets. Ici l'expression « desseins de la Providence » évoque l'idée de destin.

LECTURE (9 points)

Rédigez entièrement chacune de vos réponses.

Première question (3 points)

Dans cet extrait, le narrateur évoque son séjour chez Elzéard Bouffier.
Repérez et résumez les trois étapes qui permettent au narrateur de nouer une relation de confiance avec le berger et d'entrer dans ses confidences. Vous appuierez votre réponse sur des éléments significatifs du texte.

Huit lignes au minimum sont attendues.

Deuxième question (3 points)

Le narrateur fait un portrait élogieux du berger. Mettez en évidence les traits de caractère de cet homme en vous appuyant sur des éléments significatifs du texte.

Huit lignes au minimum sont attendues.

Troisième question (3 points)

« Il avait jugé que ce pays mourait par manque d'arbres. [...] il avait résolu de remédier à cet état de choses. » (l.38)

Que pensez-vous de l'engagement d'Elzéard Bouffier à l'égard de la nature ? Vous construirez votre réponse en vous appuyant sur des éléments du texte et sur votre réflexion personnelle.

Six lignes au minimum sont attendues.

ÉCRITURE (11 points)

Quelques années plus tard, alors que la Provence reprend vie grâce à l'action d'Elzéard Bouffier, le narrateur écrit au berger planteur d'arbres.
Dans sa lettre, il lui confie avec enthousiasme combien leur rencontre a donné du sens à sa vie. Ensuite, il lui explique les raisons pour lesquelles il s'est lui-même engagé dans la protection de la nature.

Rédigez cette lettre en vingt-cinq lignes au minimum en mobilisant des arguments et des procédés d'écriture propres à convaincre mais aussi à persuader.